

Un roman de «par chez-nous»:

Napoléon Tremblay d'Angus Graham

par Pierre Collins

(Archiviste, Responsable du Secteur archives et documentations régionales de la bibliothèque de l'UQAR)

Le but de cet article est de présenter une oeuvre littéraire, publiée en Angleterre en 1939, dont l'intrigue se passe, en grande partie, dans le Bas-Saint-Laurent.

Il peut sembler fort étrange pour nos lecteurs d'apprendre qu'un Écossais ait pu écrire, il y a presque cinquante ans, un roman dont l'action se déroule dans notre région, surtout dans le Témiscouata: nous allons ici dévoiler ce mystère littéraire... Nous examinerons tout d'abord qui est l'auteur, pourquoi s'est-il intéressé au Québec, plus particulièrement à notre coin de pays, enfin, que raconte-t-il et quel est l'intérêt de son roman pour nous.

L'auteur:

Angus Graham, né en 1892 à Skipness en Écosse, a vécu douze ans au Québec. Il fut «pendant plusieurs années, de 1922 à 1926, ingénieur forestier de la Compagnie Price Bros. avec résidence à Rimouski même et a été ensuite secrétaire de la Quebec Forest Industries Association (1925-1933) ce qui lui valait de continuer sa fréquentation de la forêt québécoise et de la forêt rimouskoise, d'y rencontrer des types de colons, de bûcherons, de draveurs et de contrebandiers qui lui ont servi de modèles pour ses personnages».2

En 1934, Angus Graham retourna en Écosse et fit profession d'écrivain; le matériel littéraire qu'il acquit lors de son séjour au Canada lui permit de publier, en 1935, *The Golden Grindstone*, et en 1939, *Napoléon Tremblay*.

M. Graham s'intéressa vivement aux questions des antiquités et des monuments de son pays. Il contribua régulièrement à des revues relatives à ces sujets et fut secrétaire de la Royal Commission on Ancient Monuments d'Écosse de 1935 à 1957.

Angus Graham serait décédé

vers 1977.3

Napoléon Tremblay: Ce roman, publié au Québec en 1945, raconte, en sept parties, l'histoire, étalée sur 18 ans (1920-37) de Napoléon Tremblay, simple vivant, qui occupe successivement les emplois suivants: gardien de barrage, contrebandier d'alcool (à son insu!), bûcheron, gardien sur une île, colon, commerçant enfin prospecteur.

L'intérêt de ce roman ne réside pas dans l'histoire somme toute très simple: ««Napoléon Tremblay» c'est l'histoire d'un jeune homme sans instruction et peu débrouillard qui réussit à refaire sa vie après un pénible départ et à s'enrichir assez tôt, grâce à son ardeur au travail et à un bon jugement que l'expérience développe peu à peu»4 ni dans sa richesse littéraire:

«Graham a construit un bon roman certes, mais un roman où la volubilité, une foule d'événements, des longueurs finissent par rendre la lecture plus ou moins intéressante dans certaines parties».5

Pour nous la valeur de ce roman réside dans sa description fouillée des conflits inhérents à l'ouverture de nouvelles paroisses sur des terres exploitées souvent par des compagnies forestières et dans sa description du monde de l'exploitation forestière. (lire sur cet aspect, les pages 132 à 180).

Ces deux aspects du roman sont d'autant plus intéressants pour nous qu'ils ont une coloration régionale; en effet l'auteur a situé le développement de son intrigue surtout dans le Témiscouata plus précisément autour du Lac Touladi dans son livre.

Il est intéressant, en passant, de souligner que malgré que l'auteur ait voulu créer une géographie imaginaire pour situer son

action littéraire, il a laissé assez d'indices qui nous permettent d'identifier certains lieux locaux décrits dans son roman ainsi, pour exemples, lorsqu'il parle de Rivière-Blanche (p. 89) ou de Saint-Denis (p. 90) il est très facile d'y voir Rimouski et Bic; ou encore lorsqu'il décrit Trois-Visons et les lles situées en face (p. 187 à 190 incl.) il est clair que l'auteur s'est inspiré du coin de Trois-Pistoles.

Ce qui peut nous sembler étrange dans cette géographie partiellement imaginaire, c'est que les distances entre les divers lieux que l'on peut identifier sont très réduites par rapport à la réalité; aussi, par exemple, le «héros» du roman Napoléon Tremblay parcourt-il, à cheval la distance de Saint-Eustache (Matane?) au Lac Touladi (Lac Témiscouata) en moins de douze heures, en plein printemps (p. 21 à 23 incl)! Nul doute que les raccourcis présents dans ce roman tiennent de l'esprit de l'auteur, un Écossais habitué à l'exéguïté de son pays natal! Quoi qu'il en soit il serait intéressant d'établir une carte illustrant les divers lieux cités par l'auteur; il est certain que l'on retracerait, grosso modo, le pourtour de notre région bas-saint-laurentienne.

Comme la colonisation a été très importante dans notre région, il faut lire la cinquième partie du roman (p. 245 à 293 incl.) où l'on assiste à l'ouverture de la paroisse de Sainte-Rose-du-Lac, située dans le canton «Casgrain», canton qui s'étend «à l'ouest de l'extrémité la plus basse de la seigneurie»7 (du Lac Touladi i.e. Témiscouata). L'auteur y décrit succinctement les diverses phases d'occupation du sol et de la formation de la paroisse: achat du lot, abattis, construction de la maison, arrivée du curé, aide gouvernementale, confrontation avec une compagnie forestière («Maine Lakes Pulpwood Compa-

ANGUS GRAHAM

*Napoléon
Tremblay*

Roman

Traduit de l'anglais
par André CHAMPROUX,
professeur au Collège Stanislas de Montréal.

MONTREAL
ÉDITIONS BEAUCHEMIN

1945



Établissement de colons à Auclair dans le Témiscouata en 1932. (Rapport général du Ministère de la Colonisation de la Chasse et des Pêcheries, Québec, 1933, p. 63).



Le même endroit, un an plus tard, soit en 1933. (Rapport général du Ministère de la Colonisation de la Chasse et des Pêcheries, Québec, 1933, p. 63).

ny») etc. La description faite par l'auteur illustre bien les difficultés qui affronteraient le colon qui voulait s'établir sur des terres nouvelles.

Au début, de la septième partie de son roman, l'auteur expose brièvement le problème de l'ouverture de nouvelles terres au détriment des concessions forestières que leurs propriétaires défendent jalousement. À la lecture de ce passage, on reconnaîtra facilement les querelles qui ont opposé le gouvernement, les colons, et la compagnie Fraser, appelée la Touladi Lumber Compa-

ny dans le roman, pour la cession de terres cultivables.⁸

Même si dans son roman, Angus Graham se montre «plutôt sympathique aux colons»⁹, l'on ne doit pas oublier qu'il est l'auteur aussi d'un projet de création, dans le comté de Rimouski, d'une «forêt nationale (...) de 1,000 milles carrés qui fournirait du bois à ces messieurs (la Compagnie de Price) pour jusqu'à la fin du monde et des Canadiens».¹⁰

Dans ce mémoire, il s'oppose farouchement à toute colonisation au profit d'une exploitation outrée de notre patrimoine

forestier.¹¹

Heureusement, pour sa mémoire, qu'il s'est quelque peu «racheté» dans son roman en montrant la nécessité d'ouvrir de nouveaux espaces aux «vrais colons»¹², même au détriment des compagnies forestières.

Malgré son style et ses longueurs nous recommandons la lecture de ce livre pittoresque parce qu'il nous éclaire bien sur certaines pratiques de vie aujourd'hui oubliées et parce qu'il met en relief notre région et l'histoire de son développement.¹³



Notre-Dame-du-Lac, dans le Témiscouata. Exemple d'un village où dominent les activités liées à l'industrie forestière. (Blanchard, *L'Est du Canada Français*, Tome I, Montréal, Beauchemin, 1935, p. 207).

Extrait de Napoléon Tremblay, pp. 89-90

6. «À l'ouest de Pointe, c'était Rivière-Blanche, petite ville compassée, pleinement consciente de sa dignité du chef-lieu de comté. Les Gagnon faisaient de bonnes affaires à Rivière-Blanche, mais rien que du gros, par l'intermédiaire d'un associé; il ne fallait pas songer à la livraison de porte à porte, car cette ville possédait un chef de police et deux constables, un palais de justice neuf en briques avec cellules attenantes, et tout l'épouvantable appareil du code pénal. On pouvait même se faire pendre, à l'occasion, à Rivière-Blanche. Aussi Napoléon passait-il délicatement devant la cathédrale, l'évêché, le collège classique, le couvent, la compagnie de bois de pulpe Georges Washington, se dirigeant vers l'air plus libre du faubourg, qui abritait les ouvriers du «moulin à papier» et où son client, Joe Vézina, tenait une salle de «pool» mal famée.

Le faubourg, faisait partie du fief de la papeterie, se tassait près d'elle, loin du reste de la ville, tout près de la rivière; il se trouvait donc commodément éloigné du champ d'action des «spotteurs» et des «polices».

La Rivière Blanche franchie, Napoléon était tout à fait hors de danger; dix milles plus loin il était à

Saint-Denis.

Cette partie du littoral était très escarpée, hérissée d'îlots boisés tout proches du rivage. Saint-Denis nichait dans une sorte de cuvette dont le fond était submergé et les bords constitués par des pentes raides tapissées d'herbe ou, du côté des terres, par d'énormes blocs de rochers recouvert d'arbres. Une brèche s'ouvrait sur le Saint-Laurent, en partie obstruée et protégée par une île assez étendue plantée d'épinettes.

Si le fond avait été plus complètement submergé, Saint-Denis aurait possédé un port magnifique; tel quel, il offrait un assez bon abri aux bateaux qui pouvaient s'ancrer aux abords de l'île, face à la côte, mais la partie du cratère la plus éloignée du fleuve était tout entière à sec à marée basse; aussi le quai construit à l'embouchure de la petite rivière n'était-il accessible qu'aux goëlettes et aux bateaux de pêche.

Les gens de Saint-Denis étaient pauvres, mais cela ne les empêchait pas d'acheter leur gin De-Kuyper par bouteilles de douze onces. Quant aux «spotteurs», ils ne venaient jamais perdre leur temps dans ce pays perdu.»

NOTES:

1. Publié originellement à Londres en 1939, ce roman fut traduit et adapté en québécois (dialogues) par André Champoux, alors professeur au Collège Stanislas de Montréal; il parut au Québec en 1945 chez Beauchemin.
- **Napoléon Tremblay**. London, Robert Hale, 1939. 336 pages.
- **Napoléon Tremblay**, Montréal, Beauchemin, 1945, 405 pages.
2. Voir Émile Benoist, **Rimouski et les pays d'en-bas**, Montréal, Les Éditions Le Devoir, 1945, pp. 55 et 56.
3. Son nom apparaît, pour la dernière fois, dans **l'International Authors and Writers Who's Who** de 1976.
4. Voir la chronique de Marcel Valois dans *La Presse* du 3 mars 1945.
5. Voir la critique de Clément Saint-Germain dans *Mes fiches* (nos 167-170), septembre 1945, p. 35.
Pour nos lecteurs intéressés par la critique littéraire voici une liste des recensions de ce livre:
- *Le Devoir* du 17 février 1945, p. 8.
- *Idem* du 24 mars 1945, p. 6.
- *La Presse* du 3 mars 1945, p. ?.
- *L'Écho du Bas St-Laurent* du 26 avril 1945, p. 15.
- *Relations* (no 55), juillet 1945, p. 195.
- *Mes fiches* (nos 169-170), septembre 1945, p. 35.
- *Queen's Quarterly* (vol. 47), 1940, p. 117.
Notons que l'ensemble de la critique fut favorable à cette oeuvre tout en signalant, sauf

Le Devoir, ses faiblesses littéraires.

7. Voir Augus Graham, op. ect., p. 248. D'après les éléments de description fournis par l'auteur, il semble bien que cette paroisse soit située face à Notre-Dame-du-Lac (Saint-Juste-du-Lac?).
8. Rappelons les longues tractations (1915-19) entre le gouvernement provincial et la compagnie Fraser pour que cette dernière accepte d'échanger du terrain afin de permettre la création de Saint-Juste-du-Lac.
9. Voir Alexandre Dugré «La spoliation du Bas du Québec» in *Relations* (no 68), août 1946, p. 233.
10. *Ibidem*.
11. Ce mémoire est bien analysé et critiqué dans le volume d'Émile Benoist, **Rimouski et les pays d'en-bas** (chapitre VII). Alexandre Dugré, dans l'article cité ci-dessus, faisant écho au mémoire de Graham, s'en prend aussi aux compagnies forestières qui ruinent notre patrimoine forestier et empêchent la colonisation.
12. Voici comment l'auteur distingue le «vrai colon» du «faux colon»:
«Les colons sont parfois classés en vrais colons et faux colons. La distinction est un peu simpliste, mais elle reflète un aspect important du travail de colonisation.
Le vrai colon, c'est un homme qui veut transformer son lot en ferme et vivre des fruits de son travail. Il ne laissera échapper aucune occasion d'améliorer son existence en acceptant d'autres ouvrages à la morte-saison; et pendant les premières années il comptera

nécessairement pour vivre sur la coupe et la vente de son bois de pulpe; mais son point de vue sera constamment celui du cultivateur.

Pour le faux colon, au contraire, le bois de pulpe est une fin en lui-même; il n'a nullement le désir de se «faire une terre», de s'installer une ferme, ni de se fixer nulle part; sa seule idée en prenant une concession, c'est de «faire son bois» au plus vite, et si possible, beaucoup plus vite que la loi ne le permet, puis de disparaître et de tenter la même expérience plus loin, laissant derrière lui un désert. De tels colons ne se soucient pas de la qualité de leur sol. Les bons colons, au contraire, cherchent, quand ils le peuvent, à se trouver une bonne argile grasse, connue des spécialistes sous le nom de terre forte, aussi bien que le bois dont ils auront besoin, pour financer les premières et bien maigres années.»

Voir Angus Graham, p. etc., pp. 247 et 248.

13. Pour ceux que la rare littérature «régionale» de cette période (années trente-quarante) intéresse citons deux autres oeuvres dont l'intrigue se situe «chez-nous»:
- **La terre ancestrale**, de Louis-Philippe Côté, publié en 1933, dont l'action se passe à Trois-Pistoles.
- **Les beaux jours viendront...** de Charles-Henri Beaupray, publié en 1942, qui relate des événements se passant à «Montcourt» (i.e. Escourt).